

A close-up portrait of Patrick Sébastien, a middle-aged man with grey hair and blue eyes, wearing a dark blue shirt and a gold chain. He is looking directly at the camera with a slight smile.

# Patrick Sébastien

**Dehors, il fait beau... hélas !**

© Oh! Éditions, 2011  
ISBN : 978-2-36107-019-9

Patrick Sébastien

DEHORS,  
IL FAIT BEAU... HÉLAS !



*Je n'ai pas peur de la mort.*

*Je pense que ceux qui ont*

*peur de la mort sont ceux*

*qui ne la méritent pas.*

*Il faut mériter sa mort.*

Édith PIAF.

## INTRODUCTION

Juillet 2010... Dehors, il fait beau, hélas !

Un papillon multicolore s'est posé sur la baie vitrée.  
Il me regarde écrire.

— C'est toi, Maman ?

Je n'ai que de lointains souvenirs, pas très précis, de la mort de Maman, il y a vingt-neuf mois, sept jours, quatre heures et cinquante-deux minutes.

En fait, je n'y pense jamais... Jamais plus d'une heure par nuit.

*Tu m'appelles en arrivant* était, paraît-il, un beau livre. Enfin, c'est ce que la plupart en ont dit. Je parle évidemment de ceux qui l'ont lu. Les autres ont donné leur avis, bien entendu. C'est une tradition. Parler de ce qu'il ne connaît pas vraiment, en bien ou en mal, est devenu le passe-temps favori de l'homme d'aujourd'hui. Témoin professionnel, il s'appelle lui-même à la barre pour argumenter, défendre, attaquer et prononcer la sentence sans une véritable connaissance du dossier.

*Dehors, il fait beau... hélas !*

Toutefois, cette petite faille narcissique n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan de bêtises, de turpitudes, de lâchetés, de perversités dont est capable l'être humain. Plus le temps passe et plus son aptitude au pire écrase son dévouement au meilleur.

Je supporte de plus en plus mal ce monde et ceux qui le peuplent. Moi, et quelques semblables, apôtres d'un humanisme absolu de plus en plus utopique, prêchons dans le désert. Et, en plus, ils y ont construit des derricks et Las Vegas. Des trônes pour l'argent roi. Alors, nous cherchons désespérément des traces d'amour, comme on traque les champignons d'automne. Il en subsiste quelques-unes, bien cachées, enfouies sous les feuilles des journaux à sensation, au pied des grands « arbres à came ». La drogue en barrette, en piqûre, voire en foot sur écran plat, le nouvel opium du peuple !

Au bout d'à peine quelques lignes, je me relis déjà, et je souris. Affligeant. Quoi qu'il en soit, je ne raturerai pas, je me le suis promis. Mais quand même ! D'entrée, ce coup de gueule démagogique et maladroit, c'est un truc à faire fuir même les aficionados. Reste quand même, ça va passer.

C'est vrai que j'aurais tant aimé avoir la verve d'un Cyrano pour hurler ça avec d'autres mots que ces métaphores forestières des plus hasardeuses. Mais, bon, je suis contrarié. Ça n'excuse rien, ça explique. De plus, pour en revenir à Cyrano, je n'en ai même pas le panache. Je tiens quand même à mon confort. Je fais partie de la caste de ces prétendus rebelles qui,

## Introduction

en fait, ne sont que des ronchons. Protester, soit, contre ceux qui laissent mourir les gens de froid, mais assis bien au chaud. C'est sinistre. Un peu caricatural en ce qui me concerne, mais sinistre.

Je crois, hélas !, que je ne serai jusqu'à la fin de mes jours que le croisement insignifiant de Don Quichotte et de Petit Gibus, de *La Guerre des boutons*. Quoi de plus pitoyable que de combattre des moulins à vent avec une épée de bois et un bouclier en carton !

Comme tu peux le constater, ce matin, je ne m'aime pas beaucoup.

J'en suis même à penser qu'il eût été préférable qu'un autre spermatozoïde me coiffe au poteau, il y a cinquante-six ans et huit mois. Si j'aurais su, j'aurais pas venu ! La prochaine fois, je ne sortirai pas... Je resterai dans le placenta.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Ça va pas d'écrire ça ? Tu t'es levé du mauvais pied ? demande Maman, perchée sur mon épaule.

— Oh, non ! Un pied, c'est seulement quand on est jeune. Quand la vie est une course. Aujourd'hui, au réveil, je pose les deux par terre exactement en même temps. Je ne bondis plus. Je reste assis quelques instants sur le rebord du lit. J'ai couru, aimé des belles, fait des cascades dans mes rêves qui, hélas, vieillissent moins vite que moi. Il faut bien que je récupère. Alors, je respire un grand coup l'air rare de mes poumons enfumés, je prends appui sur mes cuisses, et je me

*Dehors, il fait beau... hélas !*

lance mollement. La jeunesse est un sprint ; la vieillesse, un plongeon en eaux troubles... En attendant la noyade.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu n'es pas si vieux que ça.

— Oh, que si ! Surtout depuis que de plus en plus de mes amis proches, nés après moi, ont l'indélicatesse de mourir avant moi. Je déteste qu'on me passe devant dans une file d'attente !

— Eh bien, dis donc, tu commences fort ! La résignation, le complexe de l'âge, l'autoflagellation. Même si tu en plaisantes, ça sent quand même la déprime.

— Non, Maman, tout juste une grosse contrariété... Parce qu'il fait beau et que je n'ai pas le droit d'aller au soleil.

— Mais tu es guéri.

— Oui, mais par précaution, tu sais bien...

Maman est là, toujours. En sentinelle. Sur mon épaule. Pour prévenir. Tournée vers l'arrière en cas de coup de poignard. Et puis vers l'avant le plus souvent pour m'expliquer la route.

Le GPS des anges.



## *Introduction*

Monte à l'arrière avec nous. On t'emmène. Je vais te raconter notre voyage depuis qu'elle est morte. Depuis qu'on a enfoui ses os, sa chair et son sourire dans le petit cimetière de Juillac où je ne vais jamais ou si peu. Je vais te raconter sa présence en moi. Réelle, puissante, essentielle. Pas seulement pour mettre du baume à tes propres cicatrices. Pas seulement pour te faire comprendre qu'il n'y a personne au paradis ou en enfer, puisque l'âme de ceux qui nous quittent se tatoue immédiatement à la nôtre. Pas seulement pour exhumer, de-ci de-là, d'autres souvenirs de notre histoire d'amour que j'avais oubliés dans le livre d'avant. Pas seulement pour témoigner des incroyables coïncidences qui me confortent dans la certitude que tous les chemins sont tracés d'avance.

Pas seulement pour le plaisir d'écrire.

Mais parce qu'il fait beau dehors, hélas !

Et qu'il faut bien que je m'occupe dedans.

Ce livre n'est destiné qu'à ceux qui ont apprécié le précédent. Les autres voyageront dans le coffre, avec les valises remplies de « synchronicités ».

— C'est quoi, une « synchronicité » ? demande Maman.

— Une rencontre fortuite, un croisement de dates, de noms, de lieux étrangement significatif. Une correspondance étonnante qui pose tout un tas de questions auxquelles, hélas ! aujourd'hui, personne n'a trouvé la

*Dehors, il fait beau... hélas !*

réponse. On ne peut que la constater et éventuellement l'interpréter. Une « synchronicité » peut être prémonitoire. Elle peut être innocente. Ou dramatique. Ça a été le cas pour toi.

— En quelle occasion ?

— Quand tu es partie, le 22 novembre 2008.

— Et alors ?

— Je t'expliquerai plus loin. On a le temps, puisqu'il fait beau dehors...

Hélas !

J'ai décidé d'écrire pendant deux mois. Juillet, août. En diapos d'été. En instantané. À l'instant et à l'instinct, comme j'aime tant le faire. Sans préméditation. Et sans rature, comme je te l'ai confié. Plaisir d'humeur. Entre les murs de la villa de Cannes où je dois passer des « vacances », au milieu des pierres de mon antre de Martel dans le Lot, et au hasard de mes escales de saltimbanque d'été sur les scènes du Grand Sud. Tu me connais bien, maintenant. Hors de question de me poser ou de me reposer. Je n'existe qu'actif. Que je joue, que je chante ou que j'écrive, je ne tolère le transat qu'en pause, en aucun cas en incrustation.

— Quelle énergie ! me disent-ils. Tu ne t'arrêtes donc jamais ?

## *Introduction*

Si je m'arrête, je tombe. Mes chagrins, mes doutes et mes deuils m'ont fait toupie.

Alors, je tourne... Bien obligé.

Je ne sais pas où vont me mener ces lignes. Je vais laisser mes états d'âme faire locomotive, et les événements se chargeront de l'aiguillage. Il est possible que je déraile de temps en temps. Dans le politiquement incorrect, l'intimité impudique, l'excès de grossièreté ou l'idéalisme ingénu. Tu pourras raturer. Encore une fois, moi, je ne sais pas le faire.

Depuis *Tu m'appelles en arrivant*, je me suis noyé dans la suractivité. Pour cause de « toupie », comme je viens de te l'expliquer. Le théâtre, le sport, la radio, la télé, les chansons, l'engagement humaniste. Une vie publique qui me tient aussi lieu, hélas pour mes tout proches, de vie privée. La dernière nuit de Maman a été à deux doigts de m'euthanasier moi aussi. J'aurais pu rester à ce point mort. J'ai puisé au plus profond de moi pour enclencher la marche avant. J'ai redémarré en sursaut et en sursis, et j'ai foncé en prenant mes « clic » et mes « claques » ! C'est-à-dire que je me suis exposé de nouveau aux flashes de la célébrité (les clic), et que la bassesse d'une humanité incertaine m'a assené ses claques.

Il y a eu les soufflets quotidiens de tout un chacun. La routine. Et puis les grandes gifles inhérentes à ce que je suis ou tente d'être. Les coups tordus, les crasses, le mépris d'un milieu médiatique irrémédiablement pervers. Par coutume. Et puis, le naufrage du

*Dehors, il fait beau... hélas !*

DARD, sabordé par les flibustiers d'État. On y reviendra. L'éviction de RTL pour incompatibilité d'humains, on y reviendra aussi. Il y a eu également la radiation *sine die* de mon cher club de rugby de Brive par des quelconques en mal de paraître. Encore une fois, j'avais donné mon âme. Encore une fois, j'avais réussi ce que j'avais promis. Et, encore une fois, on m'a botté en touche sans égard ni reconnaissance.

On n'y reviendra pas !

On n'y reviendra plus !

Voilà pour les claques. Celles qui laissent des traces de doigts sur le cœur. Le reste n'a été que caresses. Celles de ma fille du bout de ses doigts de poupée sur mes joues de porc-épic du matin. Celles du vent de chez nous, là-bas, sur ma terre, quand j'embarque ma solitude en maîtresse pour faire l'amour aux pierres et aux arbres. Et puis celles, permanentes, des mains de Maman dans mes cheveux. Son souffle à mon oreille. Des caresses de plume pour adoucir mes tourments, et des caresses de corne pour fortifier la carapace dont son départ m'a paré afin de résister à tout. C'est te dire s'il faudra bien plus que des claques, si violentes soient-elles, pour me faire vaciller.

Lorsque j'évoque Maman, je ne regarde jamais vers le ciel. Pourquoi faudrait-il que l'âme de nos défunts se fraie un chemin entre les météorites et les satellites pour aller se nicher là-haut ? Et pourquoi Dieu assis sur un nuage ? Pour le point de vue ? Pour balancer des pianos sur George afin de se faire offrir des

## *Introduction*

capsules de café gratos ? Ridicule. Comme ces footballeurs qui, après le but victorieux, se signent et envoient des baisers à la voûte céleste. Je ne sais pas si Dieu existe, mais si c'est le cas, il faut qu'il arrête de lire *L'Équipe* !

Le ciel n'est qu'horizon, réservoir d'eau, et déco à pin's étoilés. En aucun cas un dépôt d'âmes usagées. Nos absents ne nous quittent pas pour une pérégrination interplanétaire. Au contraire. Ils ne s'éloignent pas, ils se rapprochent, se nichent, se fondent, s'incrument en nous. J'en suis certain. Et chaque jour qui passe, chaque épreuve à laquelle je résiste bien mieux depuis la mort de Maman, me conforte dans cette certitude.

Maman est tellement moins ailleurs depuis qu'elle n'est plus là.

Je suis elle et moi.

L'amour et la mort en alliage indestructible.

Le bouclier absolu.

Je n'aurai plus jamais peur.

Même de cette mort qui m'a frôlé de si près.

Je vais te raconter.

Mais on va parler de Lily avant.

*Dehors, il fait beau... hélas !*

Ma Lily.

Avec un seul « 1 ».

Surtout pas deux.

Pour éviter qu'elle ne s'envole trop vite.